

| | |
|-----------|---|
| Source | RHR (Revue d'histoire des religions) n° 219 |
| Date | 2001 |
| Signé par | Nicole BELAYCHE, Université de Rennes 2 |

L'ouvrage est celui d'un étruscologue qui se revendique comme tel. Pédagogique dans sa conception, il est petit par sa taille et par sa présentation, sans l'appareil scientifique utile aux chercheurs (ni index ni bibliographie). L'A., dont les travaux font autorité dans les études étrusques, ne nous a pas habitués à travailler sur des périodes aussi basses. Or, il développe là une véritable thèse. Comme l'*Etrusca disciplina* aurait été l'expression la plus parfaite du *mos maiorum* romain, ce sont les haruspices qui auraient principalement freiné l'essor du christianisme. La confrontation religieuse du IV^e siècle aurait donc été un affrontement entre les « tenants de Tagès et ceux de Jésus », entre les « deux univers religieux » que furent la divination étrusque et le christianisme. L'ambition est grande : il ne s'agit pas seulement de braquer un projecteur plus fort sur les haruspices parmi les « derniers païens » étudiés par P. Chuvin (Paris, 1991), mais d'en faire les « défenseurs » les plus « intransigeants » du paganisme d'État. L'historienne du paganisme tardif n'a pas réussi à adhérer à la thèse. [...]

Le plan est efficacement construit : les analyses chronologiques encadrent quatre chapitres thématiques. Les périodes des deux premiers chapitres remontent haut dans le temps, afin de poser les éléments informatifs utiles : définition de l'haruspicine, organisation de l'ordre des LX (contrôlé par les pontifes romains), place sociale au sein des chevaliers (sur ces aspects, voir désormais J. Scheid et M. G. Granino Cecere, « Les sacerdoces publics équestres », *L'ordre équestre. Histoire d'une aristocratie*, S. Demougin, H. Devijver et M.-Th. Raepsaet-Charlier (éd.), Rome, 1999, CEFR 257, et la collation des inscriptions). Ces pages introductives seront bienvenues pour le néophyte. Mais, la volonté de faire court probablement prive le lecteur d'une distinction pourtant cardinale entre divination étrusque et romaine, distinction que l'A. ne peut ignorer en tant que disciple de R. Bloch. L'haruspicine n'est pas l'auguration. Elles n'ont pas le même objet. La divination étrusque est « la faculté pour l'homme de prévoir l'avenir », d'où son succès public comme privé. La divination romaine, l'auguration, n'est pas organisée pour connaître le futur, ainsi que l'a bien expliqué Cicéron. Elle est le moyen par lequel les Romains, avant tout acte public, s'informent de la configuration de l'*ordo rerum* – donc de l'état d'esprit des dieux – face à l'action à venir. Supposer que Romulus a reconnu la supériorité de l'haruspicine parce qu'il fit appel à des rites toscans revient à renverser l'ordre des priorités. Car son premier geste fondateur fut le rituel de l'*auguratio* qui est, lui, spécifiquement romain. En fait, les deux systèmes étaient complémentaires. L'haruspicine fournissait une *technè* supplémentaire à un ritualisme romain qui fonctionnait notoirement par accumulation des rites pour multiplier les gages de succès. L'approche est donc biaisée quand elle qualifie la science augurale d'incapacité, d'infériorité ou de superficialité, alors que sa négligence fut fatale à de grands hommes (Flaminius, Crassus). La *litatio*, étape cardinale du sacrifice romain, n'a rien d'un « examen superficiel ». Sa fonction, unique mais primordiale, est de dire si oui ou non, les dieux acceptent la victime, c'est-à-dire si la victime est digne d'entrer dans le domaine des dieux (cf. les nombreux travaux de J. Scheid). Elle n'a pas pour objet d'annoncer l'avenir et n'a aucun lien avec les prodiges. Les prodiges existaient par suite de la négligence impie de la part des hommes. Les Romains avaient pour les procurer de nombreux moyens, parmi lesquels le recours aux interprétations des haruspices. Aux moments les plus tragiques de leur histoire, ils firent aussi souvent appel aux livres sibyllins, collection d'oracles grecs, toujours en honneur chez le biographe tardo-antique de l'*Histoire Auguste* qui imagine leur consultation par Aurélien.

La romaniste qui écrit cette recension a parfois eu du mal à reconnaître la religion romaine. Le « fonds national romain » est une notion curieuse quand on sait que nous ne la saisissons que déjà informée par les influences grecques et précisément étrusques. Hercule est à l'*Ara maxima* dès le V^e siècle et quelle que fût l'origine des dieux ou des rites, la qualité d'intégration dans la religion d'État était parfaite, comme l'indique le culte de la Mère Idéenne des dieux, ex-Cybèle. Passée la seconde guerre punique, la *Mater deorum* appartient à la « religion traditionnelle » au même titre que les techniques étrusques intégrées plus tôt. Les pages relatives aux réactions anti-étrusques s'inscrivent dans la longue liste des réactions identitaires xénophobes des « vieux Romains », plus connues face aux Orientaux. La spécificité étrusque n'y est pour rien. Lire que seuls les Étrusques « avaient réfléchi sur la liberté de l'homme et ses limites » est encore plus étonnant. Tout le système religieux romain s'est organisé sur le droit – *ius et fas* – précisément pour garantir la liberté de l'homme face aux dieux. Pourquoi séparer, voire opposer parfois, données romaines et étrusques, alors qu'une bonne partie du propos soutient que les meilleurs tenants de la tradition romaine furent les haruspices ? L'A. applique aux Étrusques, après Virgile (mais le poète écrivait dans le contexte épique de la légende des origines), la louange de « peuple le plus religieux du monde », formule bien connue que Cicéron appliquait... aux Romains. Certes, la religion étrusque ne se résumait pas à l'haruspicine, science sacrée parce que révélée, même si c'est le principal aspect qui nous en soit un peu clairement parvenu. La science divinatoire étrusque s'insérait dans leur « doctrine » religieuse au même titre que l'auguration dans la théologie des Romains. Les Romains ne voyaient pas dans les haruspices « des maîtres incontestés en matière de religion ». Pour le paganisme public, cette *disciplina* n'était pas une religion, mais une technique de plus à mettre au service de leur assurance sur la maîtrise du monde, au même titre que tous les *ritus* étrangers qu'ils ont intégrés –

pour ne rien dire des dieux. L'empereur Julien partit pour son expédition parthe entouré de tous les devins et théurges possibles, dont les haruspices. C'est d'ailleurs l'intégration de l'haruspicine comme technique, avec un collège reconnu pour servir l'État, qui lui a donné sa reconnaissance, plus que sa qualité de religion révélée. Les haruspices n'étaient en rien des prêtres pour la religion romaine (l'expression « une sorte de clergé », est très malvenue). C'étaient « des techniciens de la religion officielle », « des professionnels vivant de l'exercice de leur art », appariteurs des magistrats ainsi qu'ils apparaissent dans les lois municipales conservées.

L'haruspicine n'eut jamais dans la religion d'État la place de la divination romaine. L'A. est obligé de le reconnaître : « Leur consultation n'avait pas l'aspect contraignant qu'avaient les auspices pris par les augures ». Elle jouait bien un « rôle accessoire » parce que l'État ne recherche pas l'avenir. C'est une prérogative de la personne impériale, d'où la méfiance constante envers les diverses formes de divination suspectes de servir des usurpateurs potentiels. Les interdictions nuancées du IV^e siècle touchèrent l'haruspicine privée, mais pas l'auguration dont les membres du collège sont attestés épigraphiquement jusqu'à la fin du IV^e siècle. Toute la hiérarchie religieuse païenne – comme les appariteurs qui la servaient – a veillé à protéger ses positions lorsqu'elles ont paru attaquées. La classe sénatoriale la plus haute mettait un point d'honneur à énumérer ses prêtrises jusqu'à l'extrême fin du VI^e siècle. Comme tous les commis de l'État, civils et militaires, tenus par la religion publique, les haruspices eux-mêmes furent aussi des dévots d'autres cultes, dont certains « orientaux ». « L'orientation antichrétienne des spécialistes de la divination étrusque » n'est donc pas singulière. En revanche, que les sources chrétiennes, comme Eusèbe, aient choisi d'insister sur leur rôle n'est pas étonnant. La divination apparaissait aux chrétiens comme l'un des aspects les plus clairs des actions démoniaques, celui que le catéchumène reniait publiquement dans la formule du baptême. Donc, les formes que les auteurs chrétiens donnent à leurs récits relèvent moins du « romantisme » que de la rhétorique polémique sur la fausseté des religions païennes, ainsi que l'ont montré de nombreuses études sur l'historiographie ecclésiastique (id. sans doute pour Prudence). En tout cas, pour l'historien des religions qui estime éclairante une approche anthropologique des phénomènes de trances religieuses (la bibliographie serait trop longue à donner), les formes de possession – l'*enthousiasmos* – ne relèvent pas de « la maladie mentale » !

En décalage avec la bonne analyse de la reprise en main de l'empire par Dioclétien, l'A. met plus loin la Grande Persécution en relation avec les difficultés de l'empire, comme pour celles de Dèce et Valérien. Or, et contrairement à la persécution des Manichéens menée dès 297, la chronologie de la persécution chrétienne montre qu'elle est la dernière mesure du règne, comme l'apprend Lactance. La situation est alors redressée et Dioclétien a déjà décidé de l'abdication de 305 qui intronisera le second couple d'Augustes. Il faut donc y voir plutôt une mesure de parachèvement de l'ensemble des efforts du règne, son accomplissement auquel participent donc les agents de l'Empire, haruspices compris, plutôt que la solution pour la « cohésion de l'Empire » déjà réalisée. Les haruspices y auraient joué un rôle important à deux moments clés, mais « pas le plus déterminant ». On ne peut que souscrire à cette réserve qu'on aurait aimé lire plus fréquemment, étant donné leur rôle secondaire dans le « fonctionnariat » impérial, et leur poids limité par une position politique inférieure.

À travers le chapitre VI consacré à Cornelius Labeo, il est intéressant de voir comment la doctrine étrusque – qui aurait même alors intégré des éléments d'origine juive – a évolué au même rythme spirituel que certaines évolutions religieuses des II^e-III^e siècles. Labeo est un bon représentant de ces penseurs néoplatoniciens ou plus éclectiques soucieux d'intégrer dans leur explication du monde toutes les spéculations capables de faire avancer dans la connaissance du divin et de sa communication avec lui. Mais l'engouement envers les procédures occultes et la « montée de l'irrationnel » attesté à partir du II^e siècle de notre ère n'a rien d'un « retour au religieux ». L'« âge d'angoisse » de E. R. Dodds, dont l'étude fut si stimulante, est désormais largement réapprécié, ainsi que le montrent plusieurs études (cf. R. Lane Fox, *Pagans and Christians in the Mediterranean World*, Londres, 1988, ou M. Beard, J. North et S. Price, *Religions of Rome. I. A History*, Cambridge up, 1998). On sera réservé aussi sur l'importance que l'A. accorde à un au-delà *post mortem* dans les religions dites « orientales ». Les études sur leur sotériologie ont surtout insisté sur un salut matériel. De façon générale, l'appréciation des religions dites « orientales » y est par trop marquée par l'influence de F. Cumont, aujourd'hui relayé par R. Turcan. L'A. oublie leur intégration dans le paganisme d'État, l'intérêt des tétrarques envers Mithra, *fautor imperii sui* selon une inscription de Carnuntum, *CIL* III, 4413. Il surestime l'évolution ritualiste païenne vers un monothéisme alors qu'on assiste plutôt à une rehiérarchisation conceptuelle des panthéons. Ces questions demandent désormais à être revues à la lecture des fines réflexions de A. Rousselle (J.-M. Carrié et A. Rousselle, *L'Empire romain en mutation des Sévères à Constantin*, Paris, 1999, p. 347 s.).

On ne partage donc pas la conclusion enthousiaste du livre sur le défi des haruspices lancé au christianisme. On garde l'impression que l'intimité savante de l'A. avec les Étrusques, qui explique peut-être tant de réactions horrifiées ou stupéfaites, lui a fait surestimer l'importance des haruspices dans le combat contre le paganisme (cf. p. 175, l'aristocratie sénatoriale est moins attachée « à la tradition religieuse étrusque » qu'aux *quatuor amplissima collegia* parmi lesquels l'augurat). Les haruspices ne furent qu'un des « gardiens vigilants de la religion traditionnelle » et comme leur place sociale et politique n'était pas décisionnelle, ils ne furent pas en première ligne.